



LE DENI

Nous vous proposons le témoignage de Marie-Thérèse qui, depuis 6 ans, a été à l'écoute d'une cinquantaine de personnes. D'avoir côtoyé autant de personnes en fin de vie lui fait dire que ce sont les familles qui sont d'abord les accompagnants naturels à condition qu'elles se sentent en capacité de le faire. Notre présence est alors reçue comme un réconfort et un autre regard. Elle a constaté aussi que parmi les personnes âgées accompagnées, les plus en souffrance sont celles que les familles ont fait «venir sur place» par commodité, mais sans penser suffisamment à la souffrance et au désarroi de ces futurs «déracinés».

Enfin, dit-elle, il faut bannir de nos clichés celui de l'accompagnant présent jusqu'à l'ultime « passage ». En 6 ans ceci ne m'est arrivé qu'une fois. Voici ce témoignage.

Madame C. (en soins de suite dans un hôpital périphérique, pour un cancer) n'était pas âgée. Le personnel soignant m'a demandé d'intervenir avec ce motif clair :

« Elle est vraiment agressive... Il serait peut-être bon qu'une personne extérieure puisse la rencontrer ».

Je l'ai accompagnée pendant trois mois, deux fois par semaine, plus à la fin. Je me souviens comme d'hier de notre premier échange.

Après une brève présentation l'aide soignante a refermé la porte sur nous. On s'est dit seulement trois mots et j'ai dû accueillir... un torrent de larmes.

Elle a pleuré vraiment longtemps!

Puis elle m'a demandé de revenir la voir.

« On ne l'a jamais vu pleurer » m'ont dit par la suite les soignants.

Il faut dire que Mme C. avait un vrai besoin d'écoute pour libérer sa souffrance. Elle et son mari (ils n'avaient pas d'enfant) étaient dans un déni total qui les faisait, chacun à leur façon, beaucoup souffrir.

Jamais le mot de cancer n'était prononcé, même son état de santé général était rarement abordé entre eux. Son mari venait régulièrement et lui apportait des revues de mode. Les jours passaient ainsi, plombés par le non-dit.

Avec moi également elle était dans le déni à propos de sa maladie, mais le climat était plus léger.

Il nous arrivait de faire des « mots fléchés » ensemble. Le hasard des mots pouvait déclencher une autre discussion, ma présence lui donnait un espace de liberté.

A un moment les soignants m'ont dit : « Elle est vraiment transformée ».

Cependant il lui fallait dépenser beaucoup de courage et d'énergie pour se maintenir dans le déni.

Sa santé déclinait rapidement.

La veille de sa mort, pourtant très diminuée, elle était encore dans son fauteuil. Le lendemain matin, c'était un dimanche, au moment de sa mort j'étais là avec son mari qui m'avait demandé de rester.

Il avait, à son tour, besoin de parler par rapport à ce déni : « je crois que je l'ai fait beaucoup souffrir... » M'a-t-il dit.

Et je suis restée pour l'écouter.

Marie-Thérèse Gobin

Accompagnante bénévole
et coordinatrice des bénévoles

Propos recueillis par Jacques Gelé